

De l'atelier de philosophie

Guillermo Kozlowski et Baptiste De Reymaeker

*Atelier : lieu des éclats de bois. Lieu de travail.
« Le philosophe s'apprend, la philosophie s'enseigne » (Michel Tozzi)*

Une hypothèse de départ: le questionnement philosophique et la préoccupation pour le sens de nos actions n'ont pas disparu, même si on a pu s'inquiéter de voir se raréfier les temps et les espaces qui leur étaient consacrés. En effet, la rationalisation du travail et l'emprise des loisirs sur le « temps libre » laissent peu de place pour ces interrogations. Ce n'est jamais le bon lieu, jamais le bon moment.

D'autres éléments encore peuvent faire obstacle à ce type de questionnement. D'abord, la conviction de ne pas être habilité à se poser ce type de questions : « ce n'est pas à nous, nous qui sommes dans le quotidien, de nous poser ces questions aussi importantes ». De plus ces questionnement peuvent sembler à certains stériles ou chimériques dans la mesure où les contraintes de la vie ne permettraient pas de leur trouver des applications directes : « Seules les grandes vedettes, les gens qui mènent une « vraie vie », une vie à part entière pourraient espérer une vie conforme à leur philosophie ». On peut ajouter que selon cette optique et quand elles sont perçues sous cet angle, ces questions - plus qu'oiseuses - pourraient même être source de souffrance puisqu'elles rendraient plus évident encore l'écart entre les pensées, les souhaits, les convictions et la réalité de la vie.

Le dispositif d'atelier philosophique ouvre un espace pour la pleine réappropriation de ces interrogations par tous. Il s'agit d'une tentative pour donner un temps et un lieu aux interrogations philosophiques, et dans la mesure où il s'agit d'un lieu quotidien, ouvert, faire une place à tous ceux qui ne devraient pas s'occuper de ces histoires...

L'atelier philo, est revenu sur le « devant de la scène » lors de l'apparition des « nouvelles pratiques de la philosophie »¹. Le café philo et la consultation philosophique notamment, ont fait partie des NPP qui sont apparues, parallèlement à l'enseignement traditionnel de la philosophie, d'abord aux Etats unis avec M Lipman² dans les années 70' et plus tardivement en Europe dans les années 90'.

¹ Voir à ce sujet les 9^{ème} et 10^{ème} Rencontres sur les Nouvelles Pratiques Philosophiques novembre 2009 et 2010, UNESCO

² Matthew Lipman (né le 24 août 1922) est un philosophe, pédagogue, logicien et chercheur en éducation américain. Il est l'initiateur, le théoricien et le principal développeur de la philosophie pour les enfants. Ses travaux visent à promouvoir un enseignement généralisé et adapté de la capacité à penser par soi-même. Voir notamment *À l'école de la pensée*, Bruxelles, De Boeck Université, 1995 (traduction de Nicole Decostre)

Elles se caractérisent par leur forme « pratique³ » et le fait qu'elles se tiennent hors des lieux traditionnels de l'enseignement de la philosophie.

L'atelier philosophique :

L'atelier de philosophie se situe entre le « café philo » et « le cours de philosophie ». Il prend à ces deux pratiques de la philosophie, ce qu'elles ont de meilleur, tout en échappant aux écueils qu'elles ne parviennent pas toujours à éviter.

En quoi consisterait l'atelier de philosophie?

L'atelier de philosophie serait un lieu où toute personne curieuse et intéressée par la philosophie pourrait se familiariser avec la démarche, avec certaines œuvres de la tradition, ou avec des problématiques portées par la philosophie.

On pourra énoncer quelques hypothèses sur le contenu de la démarche philosophique, sur ce qui donne un caractère philosophique à l'échange.

Il semble que le propre de l'entrée en philosophie soit le fait de s'étonner, la capacité de questionner ce qui semble évident au premier abord. Il ne s'agit pas de questionner pour questionner, dans un jeu pur d'idées, mais de s'interroger sur certains propos énoncés comme des évidences. L'intérêt de ceci réside, semble-t-il, avant tout dans la volonté de ne pas s'en tenir à la pensée commune, à l'opinion ou au préjugé ambiant, ou encore de renouveler les angles de vue, de mieux percevoir les présupposés à l'œuvre.

Une deuxième hypothèse serait que le propre de la démarche philosophique est d'articuler le questionnement à la conceptualisation, autrement dit de mieux percevoir la polysémie de sens attachée à certaines notions couramment utilisées dans le langage courant. Cet exercice salutaire aide, entre autre, à préciser les propos tenus, à réduire les biais de communication, à tenir compte du contexte, autrement dit à inscrire les notions dans le réel.

Une troisième hypothèse sur le caractère spécifique de la démarche tient à l'exigence en matière d'argumentation, il s'agit d'énoncer des arguments valides, d'étayer les propos, les jugements à l'aide de bonnes raisons. Celles-ci ne résident pas uniquement dans la logique formelle mais également dans la réalité des phénomènes envisagés. A

³

Michel Tozzi, dans « Qu'est ce qu'une pratique philosophique » explique ainsi ce qu'il faut entendre par pratique : « « Pratique » : du grec « praxis », l'action. Il y a dans la pratique de l'activité. Quand la pratique est humaine, elle est *consciente*, volontaire, et a généralement pour but de *modifier concrètement* une réalité, une situation. Elle s'oppose ainsi à la théorie (la *theoria* comme visée contemplative chez Platon). Mais qu'en est-il d'une « pratique théorique », comme la réflexion ? Elle est une activité consciente qui modifie la vision du monde de celui qui s'y adonne, ou de ceux qui s'engagent dans cette pratique (c'est ce qui se passe souvent dans une discussion à visée philosophique). (...) Une pratique traduit aussi l'*exercice habituel* d'une certaine activité (la pensée se travaille). Elle est *contextualisée*, s'exerce toujours en situation (par exemple dans une classe, un café...). Ce n'est pas une action ponctuelle, mais « pratiquée » *dans le temps*, qui s'entraîne, mûrit, donne une *expérience*. Elle est le résultat d'un apprentissage. Elle développe ainsi une habileté particulière qu'Edgar Morin dans *La méthode* nomme « compétence ». Elle n'est pas une opération isolée : elle vise l'accomplissement d'un *projet* en tant qu'elle se réfère à un modèle, une norme, un usage, et opère dès lors *conformément à des règles ou des principes* qui lui donnent une consistance, une cohérence propre. Même dans les cas où elle n'est pas explicitement consciente du déroulement de son processus, elle procède avec une *logique interne*, lui venant d'un savoir et savoir faire incorporés : elle relève d'un certain *habitus* (Bourdieu) ». Texte disponible à l'adresse suivante : <http://www.philotozzi.com/2009/07/qu%E2%80%99est-ce-qu%E2%80%99une-pratique-philosophique/>

cela enfin s'ajoute l'exigence de prendre au sérieux la pensée d'autrui dans une perspective de recherche dialogique de la vérité, recherche qui s'élabore dans la réflexivité et se corrige en permanence.

Tandis qu'il garde du « café philo » son organisation démocratique, son intention de rendre le philosophe (et d'une certaine manière, aussi, la philosophie) aux vivants, son aspect collectif et partagé, sa pédagogie, ou encore son côté sympathique, il se distingue cependant de ce dernier en cela qu'il ne s'agit plus uniquement de faire du philosophe mais également d'y faire de la philosophie, pour reprendre une distinction proposée en début de sa formation, mais peu explicitée, par Michel Tozzi, que nous interprétons donc plus ou moins⁴ librement.

Il laisse au café philo ses vains côtés de « bavardage ludique », et ce grâce au recours à l'écriture et à la lecture, grâce au temps qu'il se donne et grâce à la fidélité à un problème qu'il n'entendra pas résoudre mais épuiser.

Contrairement au « café philo », l'atelier de philosophie se planifie sur la durée. Il ne s'agit pas de traiter d'un problème en deux heures et demi et de s'en satisfaire. Il se déroule sur plusieurs séances, instaurant ainsi une dynamique dans le temps. Ce qui permet un approfondissement certain du sujet, discuté et choisi collectivement.

Comment ça fonctionne ?

Le nombre de participants à un atelier ne peut dépasser la quinzaine. Plus, et l'aspect participatif pâtirait.

S'il entend mobiliser la capacité créative de chacun à philosopher, l'atelier de philosophie a recours également à la philosophie, moins comme culture asphyxiante que comme témoignage d'une certaine capacité des philosophes à philosopher, comme matière à pétrir. Ce recours ne doit jamais être exclu. Pour éviter tout nivellement par le bas, tout nivellement par le haut, tout nivellement tout court, il faudrait partir du principe ranciériste⁵ de l'égale capacité des intelligences humaines. Tout est accessible à une intelligence qui se sent prise au sérieux, y compris sa capacité de transmettre.

De l'enseignement philosophique académique, l'atelier de philosophie évitera la lourdeur de l'érudition, les tares inévitables des pédagogies « officielles », et surtout le caractère coupé du monde et des gens ordinaires, ce mythe ridicule d'une société de philosophes hors de la société ! Comme lui, néanmoins, l'atelier de philosophie donnera accès aux philosophes et aux textes philosophiques (à la tradition) et fera l'exercice de leur lecture, de leur analyse et de leur critique.

L'atelier de philosophie allie donc deux pratiques qui habituellement sont indépendantes l'une de l'autre et qui pourraient sembler au premier abord inconciliables.

⁴ Réinterrogé sur cette distinction, Michel Tozzi m'écrit : « Le philosophe s'apprend, la philosophie s'enseigne. »

⁵ Référence au philosophe français Jacques Rancière, voir notamment « Le maître ignorant : Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle » Fayard 1987 - 10/18 Poche, 2004.

D'une part, il semble possible de philosopher sans nécessairement avoir à recourir à la tradition philosophique – en se posant un problème commun (entendu comme quelque chose qui a toujours la solution qu'il mérite en fonction de la manière dont on se le pose, des conditions sous lesquelles on le détermine en tant que problème, des moyens et des termes dont on dispose pour le poser⁶), ainsi qu'en instituant quelques règles de base qui assureront, et un cadre démocratique⁷ dans lequel la pensée et l'intelligence de chacun s'épanouiront aux contacts de celles de l'autre⁸, et une certaine rigueur quant au déploiement même de cette pensée⁹.

D'autre part, il est également possible d'étudier la philosophie sans pour cela s'exercer au philosopher. La formation universitaire belge en philosophie est un très bel exemple. La formation universitaire en philosophie, en Belgique, est très peu centrée sur l'apprentissage du philosopher. Elle s'attarde bien plus à l'étude d'une histoire des idées, concepts et philosophes d'une part et des logiques de raisonnements d'autre part. Elle concerne bien plus la lecture, la recherche bibliothécaire, l'écoute de conférence... C'est une formation reconnue, qui doit être évaluée. Les critères de réussite ont tendance à être ceux de la restitution, –c'est inhérent au principe même d'évaluation. En caricaturant un peu, il ne serait pas faux de dire que certains examens oraux ressemblent plus à des entretiens d'embauche qu'à des moments particuliers du *philosopher*.

Cette formation a quand même quelques vertus : elle apprend à lire, à écrire et à écouter de la philosophie, elle enseigne la maîtrise d'un vocabulaire propre, d'une certaine culture de discipline philosophique. Elle permet aussi, grâce à la diversité des professeurs, de comprendre la philosophie comme une science faite de désaccords, de tensions, de courants opposés, depuis sa naissance, jusqu'à aujourd'hui...

Etre animateur sans être un professionnel de la profession.

L'atelier de philosophie serait cette activité philosophique, qui se déploie dans un espace et un temps aménagés démocratiquement, et où seraient utilisées toutes les ressources de la pensée et de ses modes d'expression. L'oralité, la discussion, tiennent encore une place importante mais des temps d'écriture et de lecture sont également prévus (notons par ailleurs qu'il est possible de recourir à d'autres médias que les textes, comme par exemple la vidéo, la musique, des œuvres d'art etc.).

Le rôle de l'animateur ici change : il peut amener de la matière mais elle n'est plus uniquement limitée à ce qui se passe lors de l'atelier. Cependant, il doit toujours veiller à ne pas affirmer une position personnelle.

Il fera un état des lieux « objectif » de la question et du débat qui existe autour de cette dernière. Pourquoi ne pas introduire le sujet en partant d'une situation actuelle,

⁶ G. Deleuze, *Le Bergsonisme*, PUF, 1966, p. 5.

⁷ Il y aurait, historiquement, un lien étroit entre naissance de la philosophie et naissance de la démocratie.

⁸ Voir la description des dispositifs démocratiques du « café philo »

⁹ Voir ce qu'entend Michel Tozzi par argumenter, conceptualiser et problématiser

en plaçant l'interrogation dans son contexte d'émergence. Il proposera des textes à lire, à comprendre « ensemble » lors de l'atelier ou en dehors, en préparation du prochain. Mais il devra également demander aux participants d'amener leurs propres références, leur propre culture philosophique (faite de lectures, de questionnements, de discussions, de moments de vie). Par ailleurs, il évitera de s'effrayer de ne pas maîtriser un auteur, une philosophie qui (lui) seraient amenés lors d'un atelier. Au contraire... Tout cela avec comme horizon « régulateur », le but de l'activité qui resterait centré sur l'émergence libre d'une pensée propre.

Conclusion :

L'atelier philosophique peut être une manière de fournir un lieu au questionnement philosophique. Restent maintenant deux questions relatives au développement de ces ateliers.

D'une part développement extensif, c'est-à-dire la capacité à essaimer d'autres ateliers : ces lieux pourront-ils former des animateurs et créer une dynamique qui renforcera la pratique de la philosophie en Belgique ?

Et d'autre part le développement intensif (car s'il est important de créer des lieux pour la rencontre, pour la pensée, ces lieux n'ont d'intérêt que s'ils sont perméables): sont-ils capables de repérer et de penser des pratiques concrètes, des problématiques en relation avec nos expériences, et d'être sources d'expériences pratiques ?

Bien entendu il n'y a rien à objecter si des gens veulent se réunir pour donner leur avis sur le bien, le mal, la vie, la mort, la liberté etc. Mais si l'intention est d'assumer un questionnement philosophique de nos pratiques, il faut partir des véritables problématiques, c'est-à-dire telles qu'elles se posent dans notre vie quotidienne. Ensuite, pouvoir les penser et accepter d'éprouver ces nouvelles idées dans des expériences concrètes.

Bref, s'il est important de créer des lieux pour la philosophie, il faut de surcroît, que ce soient des lieux de pensée, de rencontre et de diffusion.